

Euverte, Pierre (1980) *Plaidoyer pour la géographie*. Paris, La pensée universelle, 226 pages.

Rodolphe De Koninck

Volume 26, numéro 68, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021569ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021569ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

De Koninck, R. (1982). Compte rendu de [Euverte, Pierre (1980) *Plaidoyer pour la géographie*. Paris, La pensée universelle, 226 pages.] *Cahiers de géographie du Québec*, 26(68), 270–272. <https://doi.org/10.7202/021569ar>

La troisième partie est consacrée à l'analyse d'un cas particulier : la compagnie Del Monte. Les auteurs examinent comment cette entreprise est devenue un empire mondial dans le domaine de la production alimentaire et ceci grâce en grande partie à ses opérations au Mexique, au Guatemala, à Hawaï et aux Philippines.

Les principales conditions d'implantation de cette entreprise dans une région furent entre autres les suivantes : une main-d'œuvre à bon marché, des gouvernements collaborateurs et des subsides à l'exportation. Au Mexique, par exemple, la région du Bajío ne présentait pas au point de départ des facteurs très favorables, mais la compagnie sut bien utiliser le système des contrats en donnant priorité aux plus grands producteurs et en fournissant des crédits substantiels à la production. Bien vite, les petits exploitants furent appelés à disparaître et en même temps les terres consacrées aux cultures vivrières. La production régionale fut dorénavant contrôlée totalement par la compagnie et ceci pour le bénéfice d'une économie de plus en plus extravertie.

Les auteurs présentent en annexe la liste des 60 plus grandes entreprises multinationales opérant dans le domaine agro-industriel en Amérique latine avec la date de leur mise en place, la raison sociale qu'elles empruntent dans le pays d'accueil et l'importance relative des actions qui leur appartiennent. Il s'agit d'un outil précieux pour ceux qui veulent comprendre la politique étrangère des pays industrialisés à l'égard de l'Amérique latine.

Cet ouvrage élabore une analyse globale des liens structurels qui unissent l'appareil de production nord-américain avec l'espace latino-américain et vient corroborer les constats présentés dans un grand nombre de monographies du genre publiées en Amérique latine, travaux qui identifient les intervenants majeurs, circonscrivent les champs de pénétration et de contrôle et évaluent les impacts sur le mode de vie des paysans.

Jules DUFOUR
Profesor visitante,
Universidad Iberoamericana
México, D.F.
 et Université du Québec à Chicoutimi

EUVERTE, Pierre (1980) *Plaidoyer pour la géographie*. Paris, La pensée universelle, 226 pages.

Un tel titre ne peut qu'attirer l'attention enthousiaste de toute personne qui s'intéresse à la géographie. Hélas ! sauf chez ceux qui ont la nostalgie de cette géographie scolaire reposant sur l'énumération de lieux et de « faits », l'attention et l'enthousiasme risquent de s'effriter rapidement. En fait, il faut beaucoup d'appétit pour passer à travers ce livre terriblement débridé et indigeste.

Avec un peu de patience, on finit par comprendre que l'auteur en veut aux changements dont est l'objet l'enseignement de la géographie en France, particulièrement au niveau secondaire, et qu'il prône un retour aux « bonnes vieilles méthodes ». Cela n'est d'ailleurs pas évident au début du « plaidoyer » alors qu'Euverte se lance dans une diatribe contre Karl Marx, attaque dont on comprend mal, à ce moment, les objectifs. S'il arrive à l'expression « anti-marxisme primaire » d'être appropriée, c'est bien dans un cas comme celui-ci. Dans son envolée contre Marx, c'est-à-dire contre l'homme et non contre l'œuvre, qui n'est d'ailleurs pas sérieusement considérée, Euverte puise sa dévotion et ses arguments dans un petit pamphlet de 31 pages intitulé *Karl Marx et Satan*, signé par le révérend père Richard Wurnbrand et dont l'édition française est assurée à Paris par l'Apostolat des Éditions de Paris-France (sans date). À ceux qui ont le sens de l'humour et des proportions et qui trouvent que les œuvres véritablement drolatiques sont rares, on ne peut que suggérer la lecture de *Karl Marx et Satan*. D'abord publiée

aux États-Unis, l'œuvre peut faire compétition aux meilleures bandes dessinées et permet de considérer comme tout à fait ternes les propos de Gilberte Côté-Mercier (du mouvement Vers Demain) et des autres croisés plus ou moins fascistes gravitant autour de l'Opera Mundi, l'Opus Dei, etc. Après avoir sérieusement ébranlé la confiance de ses lecteurs en déclarant sa profonde admiration pour les analyses de Wurnbrand, selon lequel Marx aurait signé un pacte avec Satan (oui, oui, sans blague !), Euverte est impitoyable avec ses lecteurs qui n'ont pas encore pu sécher leurs larmes (de rire). Il se réfère à Wurnbrand pour affirmer que *d'après Hegel (1770-1831)* : « Il y a derrière le marxisme (Marx, 1818-1883) un secret connu d'un très petit nombre de ses adhérents » (p. 17). Même si rien ne semble être à l'épreuve d'Euverte, pas même la chronologie de l'histoire, il ne peut malheureusement pas nous révéler le fameux secret. À moins qu'il ne s'agisse du parchemin sur lequel Marx et Satan ont consigné leur entente...

Ayant ainsi établi les fondements de son zèle, Euverte aborde le problème de la définition de la géographie. Aux fins de cette recherche, qui d'ailleurs ne mènera nulle part, nous est présentée une petite histoire de la géographie d'Alexandre le Grand à Ritter, le premier étant qualifié de « pacificateur infatigable » (p. 31) (oui, oui, sans blague !). Sans grand intérêt, ce résumé est tout de même révélateur d'une conception idéaliste et élitiste de l'histoire, conception qui s'avérera la thèse centrale de tout le livre : ce sont les « hommes de caractère » qui font l'histoire et à cela la géographie n'échappe pas !

Selon Euverte, la géographie de Vidal de la Blache n'aurait jamais été surpassée (p. 34). Après avoir affirmé cela, il ajoute au sujet de la géographie : « Aucun ne songe à la définir comme un art ou une œuvre littéraire », ce qui est rigoureusement faux. En effet, plusieurs des principaux auteurs de la géographie classique française, y compris Vidal de la Blache lui-même, n'ont pas hésité à dire de la géographie qu'elle était un art et de ceux qui la pratiquaient qu'ils devaient savoir *peindre* le paysage. En fait, Euverte ne s'embarrasse pas des contradictions. Ainsi, après avoir indiqué sa préférence pour une géographie contemplative et admirative du paysage, à la manière vidalienne, la prévision aménagiste ne pouvant, selon lui, présenter « avec la géographie que des rapports épisodiques » (p. 44), il n'hésite pas à insister sur l'importance du rôle que doivent jouer les géographes dans l'aménagement (p. 52).

À la suite de ces acrobaties, l'auteur aborde la question de l'enseignement de la géographie en France et revient à sa bête noire, le marxisme. À cet égard, il ne trouve pas mieux que de s'en prendre aux écrits d'Yves Lacoste et à la revue *Hérodote* tout en s'érigeant contre ceux qui considèrent la géographie en termes politiques. Il sursaute devant les distinctions que Lacoste établit entre la géographie des profs et celles des états-majors. En fait, il semble bien qu'il n'ait tout simplement pas compris des distinctions ; s'il les a comprises, on ne pourrait alors que retourner contre lui l'accusation de « mauvaise foi » qu'il dirige contre Lacoste (p. 68). Dans sa discussion des réformes apportées aux programmes de la géographie en France au cours des dernières années, il fait à nouveau ressortir sa conception élitiste du « prof » qui doit enseigner « des faits » à un élève docile. À partir de ce moment et jusqu'à la fin du livre, c'est-à-dire pendant plus de cent pages, il va dévoiler sa philosophie de l'enseignement de la géographie. Il va le faire d'une façon assez décousue et déconcertante, multipliant et entremêlant les affirmations gratuites et les citations des « grands maîtres ». Il s'en remet alors beaucoup à Alain qui prônait l'enseignement austère, sévère et qui voulait que l'école soit fermée sur l'extérieur (p. 201). Parmi ses affirmations, il vaut la peine d'en citer quelques-unes car elles traduisent bien sa vision de la société et de l'enseignement de la géographie. Ainsi, il va faire l'éloge du travail, de l'autorité et de la docilité : « Les grands maîtres de l'enseignement supérieur (comme tous les grands chefs dans toutes les activités) ont toujours été, à de très rares exceptions près, de bons et même d'excellents élèves » (pp. 105-106). « En classe de géographie, il n'y a rien à débattre, mais tout à apprendre » (p. 114). « À lui (le prof) d'agir pour montrer qu'il est celui qui a toujours raison » (pp. 118-119). L'argument d'autorité prend bien des formes y compris celle de caution pour les affirmations péremptoires. Ainsi, contre ses critiques éventuels, Euverte se réclame d'« auteurs appréciés pour la sûreté et la clarté de leur jugement » (p. 199). Parmi ceux-ci, il ne compte ni Freud, ni Marx ni Rousseau, les deux derniers étant d'ailleurs qualifiés de « démolisseurs » (p. 131) !

À travers les multiples préceptes qu'il assène à ses lecteurs, Euverte insiste beaucoup sur l'importance du croquis dans l'enseignement de la géographie (p. 166 sq). Ce faisant, il cite un

texte de Michel Foucher paru dans *Hérodote*, précisément, et reconnaît que cette importance est peu contestable. Ce qui l'est plus, cependant, c'est la façon dont Euverte fait l'éloge de la mémoire. On croirait rêver lorsqu'il glorifie la connaissance de la *liste* des départements, des préfectures et des sous-préfectures (p. 209). Tout cela, couplé avec ses encensements à l'endroit des Grandes Écoles, avec ses appels répétés pour l'autorité incontestée, dont celle des parents, fait ressortir une conception de la connaissance comme outil de répression et d'aliénation.

Il faut contredire une telle conception de la géographie, particulièrement lorsqu'elle est diffusée sous le couvert d'un titre aussi peu contestable, car ses racines politiques sont inquiétantes. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à serrer les dents et lire Euverte jusqu'à la fin alors qu'il établit des parallèles entre la nécessité de l'autorité incontestée et de l'obéissance aveugle au sein de la famille, de l'école et de l'entreprise privée. « Dans la plupart des entreprises privées, l'exercice de l'autorité est assuré par des spécialistes avertis qui ont appris à connaître les hommes. Ils ont remplacé le Colonel en retraite, chef du personnel » (p. 222). Sans blague!

Rodolphe De KONINCK
Département de géographie
Université Laval

MANZAGOL, Claude (1980) *Logique de l'espace industriel*. Paris, Presses Universitaires de France, 248 pages. (Collection Le Géographe). 26,75 \$.

À quelques années d'intervalle et dans la même collection dirigée par Pierre George — le géographe —, deux ouvrages ont analysé la localisation des industries selon des approches différentes. Charles Gachelin (1977) est parti des faits pour aller à la recherche et à l'explication de la nouvelle géographie des industries, tant au niveau régional que mondial, alors que Claude Manzagol vérifie la crédibilité des théories de localisation industrielle. Le premier nous a offert un volume conçu à la française, prenant ses exemples en Europe, le second nous en présente un d'inspiration nord-américaine et qui fait place au Québec et au Canada.

Logique de l'espace industriel est également divisé en trois parties : les théories classiques, les nouvelles approches, le système industriel. Dans la première partie, l'auteur rappelle d'abord les facteurs de la localisation des industries, puis résume les théories classiques en une douzaine de pages simples et claires. Il suit la voie déductive de Weber à Isard sans omettre la divergence de vues de Ponsard et de Perroux. Manzagol opte pour la démarche néo-webérienne, qui fournit, dit-il, « le cadre d'exposé le plus commode des ressources, des difficultés et des impasses des théories classiques de la localisation industrielle ». (p. 36) Le coût de transport, ou plutôt de transfert, a servi de base à l'élaboration de plusieurs modèles élémentaires en fonction d'un indice matériel. La distance s'étant raccourcie par une « convergence spatio-temporelle » (Janelle), les schémas ont changé comme le montre la localisation des récentes alumineries. Reste cependant que l'évaluation de facteurs de plus en plus nombreux, faut-il ajouter, s'avère difficile. Le problème ne se pose plus seulement en termes de coût mais aussi, sinon d'abord, en termes de disponibilité.

Weber avait perçu l'existence d'économies liées à la concentration (force agglomérative) mais c'est Lösch qui a introduit la demande dans la théorie de la localisation. Les modèles de gravité en tiennent compte en regard de la distance. Mais l'impact de la demande ne saurait être pleinement apprécié en dehors des phénomènes d'échelle : économies et déséconomies. Si le gigantisme ne fait pas (ou plus) peur, les industries y recourent d'une façon différentielle selon les secteurs et les organisations. La concentration et la spécialisation procurent évidemment des externalités mais entraînent aussi, en contrepartie, des déséconomies externes, difficiles à calculer au niveau des unités. C'est pourquoi l'analyse s'est portée sur les complexes et que F. Perroux a élaboré la théorie des pôles de croissance, qui est devenue une des idées maîtresses de l'aménagement du territoire. Comme le note Manzagol, l'industrie ne saurait être toutefois le moyen unique ou déterminant d'une stratégie de développement issue de cette théorie. L'accent est plutôt mis sur la solidarité horizontale et les externalités.